

Notice parue dans *Le Maitron, Dictionnaire biographique : mouvement ouvrier, mouvement social. Période 1940-1968*. Tome 5, E-Ge, sous la direction de Claude Pennetier. Ivry, Éditions de l'Atelier, 2009, 462 p.

La notice est pages 341-343.

J'ai rétabli une phrase et fait deux corrections en vain demandées aux responsables du dictionnaire.

Édition électronique complétée, p. 5-9, par la reproduction du témoignage de Jeanne Gaillard, "L'Université libre sous l'oppression", paru dans le journal *L'Université libre* des 20 octobre et 5 novembre 1944 (n° 105 et n° 106, p. 2)

Ce témoignage a été repris en 1948 dans la publication de l'Association des anciens combattants de la résistance de l'Éducation nationale (ACREN), intitulée *Cinquante-huit récits de la résistance universitaire*.

Cette édition, reproduite ici, comporte la même erreur que l'article du 20 octobre sur le nom du lycée où Jeanne Gaillard enseignait à cette époque.

Alain FAURE
Université de Paris X-Nanterre
afaure@u-paris10.fr

GAILLARD (Jeanne) [née LANGLADE Jeannette Marie Rose, puis CAUDRILLIER, puis GAILLARD]

Née le 23 décembre 1909 à La Rochelle (Charente-Inférieure), morte à Paris le 19 septembre 1983 ; professeure de classes préparatoires, puis maître-assistante à l'Université de Paris X-Nanterre ; militante communiste, résistante ; historienne.

L'enfance de Jeanne Gaillard s'est déroulée à Béziers, où sa mère, issue d'une famille de viticulteurs d'Algérie, élevait seule ses trois enfants. Le père, officier de carrière, était mort aux Dardanelles en 1915. Tous trois, pupilles de la Nation, purent faire des études supérieures. Jeanne devint étudiante à Montpellier, où elle réussit l'agrégation d'histoire en 1930, très jeune, et ce, au concours masculin : elle fut en effet une "agrégée masculine", selon le curieux vocable administratif. Son premier poste fut à Guéret, dans la Creuse. Elle ne se plut guère dans la petite ville, où par ailleurs eut lieu son mariage, le 21 décembre 1931, avec un étudiant connu à Montpellier, Jean Caudrillier, fils d'un inspecteur d'académie, qui entamait alors une carrière aux chemins de fer de l'État. Une fille naquit, Anne, mais Jean mourut très vite de tuberculose. Jeanne gagna Toulouse où elle enseigna en première supérieure de 1933 à 1936. D'après Pierre, un de ses fils, les grands défilés qui animaient alors cette ville frappèrent beaucoup la jeune femme, et il est possible que son engagement au Parti communiste remonte à cette époque. A la rentrée 1936, elle est nommée à Paris, au lycée Jules-Ferry, où elle est chargée de la préparation à l'École de Fontenay. Elle allait rester dans cet établissement jusqu'en 1950, vivant alors une période cruciale de son existence.

Jeanne Gaillard a toujours affiché publiquement ses convictions communistes, du moins quand les temps l'autorisaient. Rien d'étonnant à ce qu'elle figure (sous le nom de "Mme Caudrier", de Jules-Ferry) dans une liste d'enseignants connus pour leur activité politique et que le nouveau recteur, Carcopino, avait dressée en réponse à une circulaire du 15 novembre 1940. A ce moment précisément, elle hébergeait chez elle, au 18 de la rue Pouchet dans le quartier des Épinettes (17^e) le physicien communiste Jacques Solomon, gendre de Paul Langevin, et qui vivait déjà dans la clandestinité, comme Hélène, son épouse. Et c'est là où Solomon conçut l'idée d'un

journal destiné, comme Jeanne le dit dans son témoignage de fin 1944, "à tenir en éveil la vigilance des intellectuels patriotes" : ce fut *L'Université libre*, dont le premier numéro, une modeste feuille ronéotée, date de novembre 1940. Solomon quitta la rue Pouchet à la mi-décembre, mais l'appartement devait rester toute la guerre une des plaques tournantes du journal clandestin : dépôt de numéros, cache des archives quand Solomon et ses compagnons furent arrêtés en 1942 et envoi d'articles puisqu'il est sûr que Jeanne y collabora, notamment en 1943. Le journal était devenu en juillet 1941 l'organe du Front national universitaire (FNU), un des principaux rameaux du Front national impulsé par le Parti communiste au mois de mai. Jeanne participa aussi, activement et dès le début, à sa diffusion auprès de ses collègues. Le milieu des grands lycées parisiens, très méfiant envers la politique scolaire de Vichy, fut incontestablement un des points forts de la Résistance ; ainsi Jeanne à Jules-Ferry noua des liens, que les événements allaient renforcer, non seulement avec des collègues communistes comme Cécile Angrand, mais aussi gaullistes comme Georgette Sers.

Cet activisme se doublait de bouleversements dans sa vie personnelle. En 1937, elle avait fait la connaissance d'un étudiant, Pol Gaillard, né en 1916, à Romilly, dans une famille de cheminots catholiques, mais qui avait pour sa part abandonné la foi et peut-être déjà adhéré au Parti communiste. Mobilisé en 1940, il fut fait prisonnier. Le mariage, désapprouvé par la famille de Pol, eut lieu à Paris après son retour, le 31 juillet 1941. La même année, en septembre, soutenu par son épouse, il fut reçu à l'agrégation de lettres, puis nommé aussitôt à Orléans, où leur premier enfant, Manuelle, naquit en mai 1942. Le couple regagna la capitale, Pol ayant trouvé un poste au collège Stanislas. Rue Pouchet, allaient naître plusieurs enfants : en 1943, une petite fille qui ne vivra que quelques jours, Pierre en décembre 1944, Luc en 1946 et enfin Roland en 1950. La famille vint s'installer plus au large, au 31 du boulevard Suchet, à Passy (16^e).

Jeanne et Pol participèrent directement à la Libération de Paris et à sa préparation. Le FNU, depuis 1943, s'était scindé en plusieurs sections, dont celle de l'enseignement secondaire, avec Edmond Lablénie à sa tête. C'est lui qui orchestra en 1944 la mise en place progressive dans les lycées de "comités d'établissements". Jeanne Gaillard fit partie de celui de Jules-Ferry, participant à des réunions clandestines et nouant des contacts avec d'autres réseaux. Pol en février avait rejoint les Francs Tireurs et Partisans et il fut aidé par sa femme dans ses missions de renseignements. Plus tard, Jeanne évoquera la "joie collective qui a salué la Libération en 1944", ajoutant : "A de tels moments, il semble que tout soit possible." Fin 1944, elle écrit dans *Ce Soir*, le quotidien communiste, et surtout donne deux articles dans le n° 1 de *La Pensée*, qui reparait alors. Elle allait devenir une collaboratrice régulière de cette revue des intellectuels communistes, écrivant comptes rendus de littérature ou d'histoire et articles de fond sur des sujets politiques ou économiques, le tout animé par des convictions matérialistes et une vision tranchée du monde, magnifiant tout ce qui venait de l'Est.

Ces années de certitudes militantes furent ponctuées pour elle par la maladie, une tuberculose qui sans doute venait de loin ; mais elle en triompha, au prix de trois congés de longue durée qui interrompirent son enseignement au lycée Molière où elle avait été nommée en 1950. Ensuite de 1956 à 1964, elle travailla au Centre national de télé-enseignement, où elle était chargée de la propédeutique, puis elle fut recrutée comme maître-assistante dans la toute jeune université de Paris-Nanterre. Entre-temps, la foi communiste l'avait abandonnée : Pol en 1956, avant même le rapport Khrouchtchev, avait quitté le Parti, Jeanne avait refusé de le suivre sur le moment, mais en 1957 elle ne reprit pas sa carte. Elle ne s'était pas pour autant résignée à l'injustice du monde : comme certains historiens communistes en rupture, elle fréquenta quelque temps le groupe *Tribune communiste* de Jean Poperen, une des

composantes du futur PSU. Ensuite, tout en gardant une sensibilité de gauche, elle renonça à tout engagement.

Son œuvre d'historienne, commencée avant la nomination à Nanterre, comporte d'abord d'évidentes filiations avec ses engagements : le thème de l'association ouvrière, l'intérêt pour la Commune... Mais, sans qu'il y ait aucunement contradiction, son passage à l'université allait la conduire vers des chantiers nouveaux pour elle, comme Émile Zola, ou dans des directions de recherche novatrices, comme Paris qu'elle tenta de saisir dans son unité à un moment du temps. *Paris, la ville (1852-1870)* fut le sujet de sa thèse d'État soutenue en février 1975. On lui reprocha de ne pas avoir trouvé cette unité. Reste un grand livre qui constitue, selon la formule de Philippe Vigier, son directeur de thèse, "un bel hommage à Paris" et dont la lecture s'impose toujours aux historiens.

Elle prit sa retraite en 1976, sans qu'elle ait pu accéder au poste de professeur qui lui aurait permis de prolonger sa carrière quelques années et eût sanctionné l'importance de son œuvre. C'est une femme en pleine activité intellectuelle que la mort vint surprendre en 1983. Citons parmi ses projets une édition critique des rapports des délégués ouvriers à l'Exposition de 1867. Pol Gaillard, déchiré par cette disparition et refusant le déclin intellectuel, décida de mettre fin à ses jours.

Jeanne Gaillard avait reçu la carte de "Combattant volontaire de la Résistance" en 1955 ; d'autre part elle fut faite chevalier de l'Ordre national du Mérite en 1972 et commandeur des Palmes académiques en 1976.

SOURCES : Arch. Univ. Paris-X, dossier personnel — Arch. Dép. Paris, registre du personnel du lycée Jules-Ferry — Arch. Dép. 92, papiers Jeanne Gaillard (1571 W 36-40) — Bib. Sainte-Geneviève (Paris), fonds Pol Gaillard — Collection de *L'Université libre* (1940-1944) — A.C.R.E.N., *Cinquante-huit récits de la Résistance universitaire*, 1948, 2 fascicules — Pierre Pétreman, "Étude sur *L'Université libre*, journal du Front National universitaire", in *Points de repère*, n° 24, déc. 2000 — Jean Bruhat, *Il n'est jamais trop tard*, 1983 — Sources orales : Pierre Gaillard, Manuelle Castro, Anne Kraemer (enfants de Jeanne Gaillard) ; Nathalie Jakobi-Rodrigues, Julie et Cécile Gaillard (petites-filles de Jeanne Gaillard) ; Georgette Sers ; Jean-Jacques et Colette Becker.

ŒUVRE : Articles dans *La Pensée* entre 1944 et 1954 — "*L'Université libre* sous l'oppression", in *L'Université libre*, 20 oct. et 5 nov. 1944 — Voir : Alain Faure, "Bibliographie des travaux de Jeanne Gaillard", in *Bulletin du Centre d'histoire de la France contemporaine* [Université de Paris X-Nanterre], n° 7, 1986, p. 39-43 (consultable sur la page : http://www.u-paris10.fr/86667404/0/fiche_pagelibre)



Jeanne Gaillard
Photographie prise par Pol entre 1950 et 1955
Communiquée par leur fille, Manuelle Castro

3 DE 14463
101



ASSOCIATION DES ANCIENS COMBATTANTS DE LA RESISTANCE DE L'ÉDUCATION NATIONALE

LES PUBLICATIONS DE L' A. C. R. E. N.

BROCHURE N° I. + 2

CINQUANTE - HUIT RECITS
DE LA RESISTANCE UNIVERSITAIRE
(PREMIERE PARTIE)



P A R I S

1948

Q 10098

DL 24 8 1961 - 09113

chargé du personnel, dont le chef nommé par Wallon, Burel, était hors de Paris. C'est Cotty qui prit en main toute la besogne d'exécution des décisions ministérielles, ainsi que la continuité administrative, et cela sans personnel, sauf deux dévouées dactylographes, qui restèrent à leur poste jour et nuit rue de Grenelle, pendant toute l'insurrection, telles Bès et Rondeau. Je fus le chef sans doute de ces multiples tâches et des initiatives prises, mais les exécutants gardent une place considérable dans ce t ensemble.

Si j'insiste dans cet exposé sur mon rôle personnel, c'est parce que tel est l'objet propre de cet exposé. Mais tout a pu s'accomplir parce que des camarades dévoués, rassemblés sur des mots d'ordre, occupèrent c'est-à-dire surveillèrent, assurèrent les relèves et les liaisons, se distribuant les rôles au hasard des nécessités du moment. Il y avait là, venus de divers horizons, des camarades qui ne se connaissaient pas toujours. Il fallait un maître d'équipage, pourrais-je dire. Lablénie fut cet homme. Ayant parlé de moi longuement, c'est sur cet hommage que je rends à Lablénie et à tous les camarades réunis autour de lui que je termine cette relation des faits qui se sont déroulés au Ministère de L'Education Nationale dans les journées d'insurrection du mois d'août 1944.

Note -1° En dehors de mon activité de résistance " administrative", je militai dans la 7° section du Parti S.F.I.O. reconstitué et assistai à quelques réunions clandestines (pour détails, voir Janvier, secrétaire de la 7° section S.F.I.O., maire-adjoint du 7° arrondissement). Je continue à adhérer au parti socialiste. Partisan de l'unité ouvrière immédiate je fais partie de la minorité " officielle" actuelle.

2° Je dois également ajouter que je reçus chez moi la visite de la Gestapo sans dégât et sans nouvelles ultérieures. Je reçus toutefois de mon organisation l'ordre de ne plus recevoir de camarades à mon domicile pendant quelque temps. (Récit manuscrit°

X X X X X X X X

Eme J. GAILLARD, Professeur au Lycée Fénelon (Récit publié dans l' " Université Libre" des 20 IO et 5 II 1944)

C'était en novembre 40. J'abritais chez moi le physicien Jacques Solomon chassé de son domicile par une dénonciation de Doriot, quand le Professeur Langevin fut arrêté par les nazis ; cette arrestation était le premier coup direct porté à l'Université française; les étudiants manifestèrent devant le Collège de Franco, Joliot-Curie refusa de travailler dans son laboratoire tant que le Professeur Langevin n'aurait pas été relâché; puis ce fut le II novembre, le premier II novembre de l'occupation, mais aussi de la Résistance; des étudiants tapèrent à l'Arc de Triomphe. Jacques Solomon conçut alors le projet d'un journal destiné à tenir en éveil la vigilance des intellectuels patriotes et à les grouper dans la lutte. Ce fut la petite feuille ronéotée qui s'appelait déjà " L'Université Libre".

Je crois bien que Jacques Solomon en composa les premiers numéros à lui tout seul, car je reconnaissais les thèmes dont il avait glané les éléments à la Nationalo, où il passait de longues journées au mépris de sa sécurité.

Ses deux camarades Politzer et Decourdemanche lui prêtaient leur concours et si je parle moins d'eux, c'est que je ne les ai pas connus et que je ne sais pas leur part exacte dans le travail. Ils se voyaient souvent très tôt pour profiter de la nuit, que l'heure allemande prolongeait jusqu'au milieu de la matinée. Un matin Solomon avait rendez-vous devant le Wepler Place Clichy. Il se rencontra dans une entrée de café, attendant l'autre; son partenaire fit de même; ils ne se virent qu'au jour, une heure après. Les incidents de ce genre, Solomon les racontait avec bonne humeur, peu lui importait! L'U.L. était lue avec passion et la libération du Professeur Langevin était due, pensait-il, à l'émotion de tous les universitaires, émotion que l'U.L. avait entretenue et éclairée.

Naturellement il n'y avait pas encore de service de diffusion; il n'y avait pas d'argent non plus, et je soupçonne que les fondateurs de la première heure trouvaient les subsides dans leur propre poche; mais Solomon était fort discret sur ce point. Déjà cependant autour de la rédaction s'improvisaient des services annexes. De temps à autre passait à domicile un jeune universitaire, qui se présentait en rougissant sous un nom d'emprunt; il sollicitait pour l'"Université Libre" des nouvelles et de l'argent. C'était Vigneron; puis en 1942, il a échappé à une mort certaine en utilisant pour s'évader le guichet par lequel les détenus de la Préfecture de Police recevaient leur nourriture. Quant à la diffusion, elle était assurée par quelques bonnes volontés. Si les professeurs de Jules-Ferry ont eu parmi les premiers l'honneur d'un service aussi régulier qu'un abonnement, c'est que Solomon y connaissait deux professeurs: Mme Angrand et moi-même; de même la diffusion fut très rapide au Lycée Fénelon, où enseignait sa belle sœur, Luce Langevin, à tel point qu'un torchon de l'époque accusait l'U.L. et "ses rédacteurs en jupons" du Lycée Fénelon. Dès cette date, fin 1940, dans d'autres lycées encore quelques professeurs s'employaient à dresser les premières listes de résistants avec leur adresse, et ce n'était pas le plus facile. Naturellement Solomon ne me confiait pas les détails techniques de l'organisation plus systématique qu'il projetait. Mais il me disait son dessein de rassembler autour de l'"Université Libre" tous les intellectuels patriotes sans exception de parti ni de conviction religieuse; et il nous demandait de lui signaler dans nos lycées non seulement les lecteurs, mais les collaborateurs possibles.

Le travail en était là quand Solomon me quitta vers la mi-décembre 40. A partir d'octobre 41 une jeune fille vint régulièrement à la maison porter les paquets d'U.L., qu'Hélène Langevin, la femme de Solomon, venait ensuite chercher. Elle était si légère et si gracieuse que nous l'avions surnommée Iris; le nom lui en resta. En février 42, Hélène nous pria d'abriter les archives de l'U.L. Politzer venait d'être arrêté; puis les visites d'Iris cessèrent...

Au début de mars, tous les rédacteurs de la première heure étaient pris par la Gestapo. Les archives de l'"Université Libre" reposèrent quelque temps au dessous d'une chasse d'eau, abritées par un lit d'oignons, puis elles prirent le chemin d'une respectable maison de province, où elles sont encore.

Cependant l'U.L. ne disparut pas. L'équipe réunie par Solomon était solide; elle fit des prodiges pour que, les fondateurs arrêtés, leur œuvre ne périsse pas. En effet l'U.L. ne cessa pas de paraître.

27

Si l'"Université Libre" ne disparut pas après les arrestations de Solomon et de sa femme, c'est essentiellement à Pierre Maucherat et à sa femme que nous le devons. Ils ont bien voulu me raconter l'histoire de leur collaboration. Celle-ci avait commencé en janvier 41; le journal en était déjà à son numéro 8. Jacques Solomon assumait la rédaction en chef et même la fastidieuse besogne de diffusion dans l'Enseignement Supérieur. P. Maucherat faisait la liaison avec les services techniques, sa femme tapait les articles et tirait elle-même; ce n'était pas une petite affaire; la machine à révoquer n'imprimait que feuille par feuille et l'U.L. avait déjà 500 numéros; il fallait deux jours pour les sortir. L'"imprimerie" primitivement installée chez Mme Odette Mercier, dut être déménagée. Une jeune corsetière, déportée depuis (c'est pourquoi nous taisons son nom) prêtait son domicile et son concours. Mme Maucherat ne suffisait pas à la besogne, car, au tirage de l'U.L., s'ajouta celui des autres journaux du Front National: d'abord l'"Ecole laïque", puis le "Médecin français", l'"Art français", l'"Action", journal des techniciens, les "Lettres françaises". La jeune corsetière se mit à tirer elle-même. Il avait fallu créer des équipes de diffusion, que dirigeait Voguet pour l'Enseignement Secondaire.

Jamais la police ne découvrit la presse. Cependant, quand Solomon, Politzer et Decour furent arrêtés en 42, on déménagea par prudence. L'équipe de rédaction s'était immédiatement reconstituée; Husson, Adler, Angrand, Maucherat, Francis Cohen, Pierre Villon, aujourd'hui secrétaire général du F.N.; d'autres encore écrivaient. La copie ne manquait pas. Le nouvel atelier se trouvait bd. Berthier; officiellement c'était un atelier de reliure et il était tenu par un charcutier, qui manoeuvrait lui-même les presses. L'U.L. tirait maintenant à deux, trois, quatre mille exemplaires même, pour les numéros spéciaux, soit seize mille tours de manivelle. La petite équipe faisait face à tous les problèmes; le papier acheté au hasard des occasions était entreposé dans des arrière-boutiques de bouquinistes ou dans des locaux loués par des prête-noms. L'un d'eux, un décorateur âgé de soixante ans fut déporté pour ce motif. Les manuscrits étaient tapés chez un commerçant qui prêtait son bureau et sa machine. Mme Maucherat dirigeait maintenant un vrai service de diffusion, qui ne comptait pas moins de quarante personnes. Mais en septembre 42 le livreur fut arrêté avec son chargement. Encore une fois il fallut déménager; les presses furent entreposées chez un camarade, mais l'adresse de ce dernier était connue du livreur; il était imprudent d'aller les y chercher. Finalement on les déménagea à la cloche de bois.

Au début de 43, tous les services techniques étaient reconstitués. Cette fois un local de fumiste abritait les presses, quelque part dans le XI^e et le charcutier avait été remplacé par un métallo, Rossi, que secondait sa femme. Ni lui ni elle ne connaissaient le métier, mais ils l'apprirent. Cécile, une toute jeune dactylo, tapait les textes dans une mansardo; Rossi les tirait; sa femme et un ouvrier bijoutier, Frémard, aidaient Mme Maucherat à les diffuser. Le travail se faisait discrètement, les voisins ne soupçonnèrent jamais rien. Mais en mars 43 Maucherat et sa femme, qui faisaient la liaison entre la rédaction, l'atelier et la diffusion, tombèrent à leur tour, suivis de Husson et d'Adler.

Grâce au silence de tous, et au dévouement des Rossi, les abonnés de l'U.L. reçurent seulement leur journal avec un peu de retard. En effet,

28
 Rossi, après un mois de recherches, finit par retrouver ce qui restait de la rédaction, dont Voguet prit alors la tête. Et pendant six mois à eux tout seuls M. et Mme Rossi durent assurer le tirage, le pliage, même la mise sous enveloppes, outre la liaison avec la rédaction et le transport du papier. Ils ne retrouvèrent d'aide qu'en septembre 43 et ils en profitèrent pour intensifier le tirage. Chaque mois quarante mille feuilles de papier étaient ronéotées, soit plus de cinquante mille journaux clandestins, dont dix mille U.L. Le personnel d'atelier se composait de six à sept personnes. A défaut de camionnette, un seul cycliste, Poudens, transportait seul le papier et tous les imprimés dans une remorque. Quand le chargement était particulièrement dangereux - mais quand ne l'était-il pas ? - il se faisait précéder d'une estafette.

Poudens n'eut jamais la camionnette qui hantait ses rêves, mais Rossi trouva des imprimeurs. A l'autre bout de la filière nous reçûmes un vrai journal de quatre pages, élégamment imprimé.

X X X X X X X X

R. GARÇONNET, Professeur-adjoint au Lycée Carnot (1940-44)

Novembre-décembre 1940 - Premiers contacts avec Angrand, professeur d'histoire au Lycée Carnot.

Courant 1941 - Essai de constitution d'un groupe de résistance au Lycée Pourparlers en vue de la reconstitution d'une section syndicale (C.G.T.) Etablissement d'un circuit pour la distribution de la presse clandestine à l'intérieur du Lycée ("Université Libre"). Au Lycée le contact est établi avec Pouilloux (Rousille), Lefevre, Mazères, Professeurs-adjoints, Marie, Professeur, Curie, Surveillant général et Bouvet (mort en Allemagne dans un camp de déportation en 1944).

Courant 1942 - Renforcement et extension des liaisons avec l'extérieur Garçonnet (Jean Fournier), puis Pouilloux entrent en contact avec Bonin (Godard) en vue de la constitution d'une section du Front National Universitaire au Lycée. Versement mensuel des cotisations (100frs par mois) Diffusion de la presse clandestine dans les lycées de garçons de la rive droite : à cet effet Garçonnet est mis en liaison avec Melle Godier, de Jules-Ferry, qui lui remet chaque semaine à jour fixe un volumineux paquet, parfois plusieurs, contenant l'"Université Libre", les "Lettres françaises", le "Médecin français", le Bulletin d'Information du Front National, "France d'abord", organe des Francs-Tireurs et Partisans, etc... ainsi que des tracts et brochures.

Courant 1943 - En ce qui concerne la distribution de la presse et la transmission des directives du F.N.U., Pouilloux et Garçonnet se partagent la besogne : Pouilloux assure des contacts hebdomadaires avec Mazier de Condorcet, qui "contacte" à son tour Angrand, de Rollin, et Thiédot (Aube), même lycée, ainsi que Dresch, de Voltaire. De son côté Garçonnet a des liaisons hebdomadaires avec Melle Godier, de Jules-Ferry, Devillonou ve et Piétri (Jean-Pierre), de Chaptal, Vigué, de Janson, lui-même en contact avec Lablénio (Max Dolmont), et Guilbert, de Marcolin-Berthelot.